

EN MARGE

Anticipations



Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Ni trop tôt.

L'Exposition de 1937 aura lieu — qui sait? — en 1938, ou en 1941, ou Dieu sait quand; cependant M. de Monzie, qui en sait moins long que lui, affirme qu'elle aura lieu un jour. Il n'est donc pas trop tôt pour rêver à la place que la musique y prendra ce jour-là. Tous les mélomanes désirent que cette place soit considérable.

Sans l'espérer. Sans y croire.

Et pourquoi?

C'est que rien ne prévaut contre cette vérité d'expérience : la musique est l'art universellement sacrifié dans les Expositions Universelles.

La mise sur pied d'un programme musical cohérent, logique, réalisable est de toutes les manifestations d'une exposition la moins improvisable. On fait aujourd'hui sortir du sol des palais babyloniens en quelques jours, ou de ninivites salles de concert. Mais les plus vastes de ces salles, provisoires en matériau et comme installation, réalisent-elles cette ambiance de confort et cette perfection d'acoustique heureuse qu'exigent des auditions parfaites? D'ailleurs, le plus souvent, la musique n'est même pas logée dans ces palais-là. Parente pauvre, on la relègue dans quelque salle de congrès ou de fête, vouée aux courants d'air chargés d'échos.

Napoléon ne vivait que trois ou quatre ans d'avance : imitons-le sur ce point. Supposons d'ores et déjà que la sagesse, la logique président à l'Exposition de mille neuf cent trente... — ou quarante et quelque...

A mon sens, cette exposition éviterait d'abord de se constituer un « grand orchestre » à elle, aux douteux programmes. La saison utile d'une "world's fair" n'est — pour la musique — que de trois mois au plus. Théoriquement, on ouvre en mai et en juin, pratiquement. Retarder de quelques semaines la saison de Paris et la prolonger d'autant ce serait assurer à l'Exposition une incomparable participation

musicale. Un Paul Paray et un Monteux, un Straram et un Désormière pourraient être mobilisés avec leurs orchestres respectifs, tout comme l'Opéra et comme l'Opéra-Comique, en vue d'une action concertée. Cela ferait de Paris, ce printemps-là, un « centre sonore » comme ont pu l'être si souvent Munich ou Salzbourg. Il faudrait seulement fixer d'avance, et *ne varietur*, les moindres détails de cette saison exceptionnelle, pour que la publicité puisse lui donner à l'étranger le retentissement nécessaire.

Et voilà qui donnerait aux organisateurs les mains libres pour doter l'Exposition elle-même d'un « petit orchestre ». Genre brasserie? Pas du tout. Mais n'y a-t-il pas, des *Concerti brandebourgeois* de Jean-Sébastien au *Concertstuck* d'Alban Berg, un riche répertoire d'œuvres peu connues, dont un tel orchestre permanent pourrait donner des auditions régulières? Un septuor, un quintette, un quatuor s'en détacherait tout naturellement. Une faveur se marque pour les formes à sept-dix instruments : et voilà qui l'encouragerait, parmi nos musiciens comme parmi les musiciens étrangers. De jeunes tchèques, de jeunes hongrois, de jeunes roumains sont attirés par Paris, s'y fixent, y travaillent. « Nous serions bien plus joués en Allemagne m'ont dit plusieurs : il n'y a pourtant qu'ici que nous puissions faire notre œuvre. « Certains se sont groupés : les Polonais sous la présidence de l'actif M. Labunski. Pourquoi l'Exposition n'offrirait-elle pas l'amorce, en dehors de toute chapelle esthétique, d'une « École de Paris »?

Mais ce n'est pas tout.

Un petit orchestre semblable saute aisément du tréteau dans la fosse. Le théâtre est petit, lui aussi. Petit, irait-il marcher dans les plate-bandes ou le répertoire de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra? A Euterpe ne plaise ! Mais le Théâtre des Arts de Rouché, est mort, lui qui créa *Le Festin de l'Araignée* de Roussel. Mort aussi le Théâtre Bériza qui seul pouvait imposer l'*Angélique* de Jacques Ibert. Sur un petit plateau, ne pourraient-ils ressusciter pour une saison, pour une au moins? Peut-être pourraient-ils même étendre leur action dans l'avenir (en suscitant quelques œuvres nouvelles) ou dans le passé (en rénovant quelques œuvres du XVIII^e). Du Grétry, me dites-vous, du Martini, du Cimarosa, l'Opéra-Comique n'en a-t-il pas déjà tâté? Soit. Mais les chefs-d'œuvre — et il y en a d'authentiques parmi cela ! — n'en sont; jamais à leur version définitive. Élaguez-en les naïfs dialogues et les redites oiseuses remoulez ces œuvres non pas avec un désir de reconstitution mais « en les survolant » comme le veut Jean Cocteau. Un comprimé d'*Amant Jaloux* en trente-cinq minutes Et pourquoi pas?

Alors tant d'activité, d'essais, de réalisations, objectera-t-on peut-être pour l'espace d'une saison? Non pas, puisque l'éphémère musique qui, hier encore n'allait qu'à longueur de vibration demande aujourd'hui audience à l'univers. Toute la participation musicale serait étroitement fonction de l'enregistrement et de la radio.

Tout se tient aujourd'hui. Le théâtre serait doublé d'un ciné musical. La salle se transformerait en studio d'enregistrement. L'antenne aux petites ondes marquerait le centre de la cité de la musique, car l'architecture elle-même tirerait parti de ce groupement, de cet épaulement des formes nouvelles.

Tout concert serait donc radiodiffusé. L'Allemagne et l'Italie ont créé des congrès

des instituts de radiodiffusion. L'Allemagne et l'Italie se sont constitués des répertoires radiophoniques. Le nôtre en reste à la pièce unique, signée Florent Schmitt : et ce n'est pas la meilleure de son œuvre ! — « c'est à croire, me disait récemment Pierre Blois, que les compositeurs ne veulent pas gagner d'argent. Que n'écrivent-ils pour la radio? » Monté en vue d'émissions parfaites et en tenant compte de ces perfectionnements dont Budapest a donné le premier exemple, ce « centre » d'émission serait bien capable de nous faire rattraper le temps perdu.

Mais en plus, toute œuvre jouée devrait, sur l'avis d'un comité d'experts-acousticiens, être coulée en cire. Ceci pour concurrencer les maisons de disques qui s'épuisent à nous donner des enregistrements des *Symphonies* de Beethoven? Pas le moins du monde ! Mais le rôle du disque pourrait être capital dans l'éducation de la musique. Des petites classes jusqu'au Conservatoire, des disques pourraient enseigner, *de auditu* l'histoire de la musique française. Ce ne sont que les disques qui nous manquent, logiquement choisis. Et ce serait l'occasion d'en constituer des collections. La France a tout de même quelques musiciens entre Couperin et Debussy. Elle le dit trop peu. On pourrait, en forçant à peine les dates des commémorations de ceux-ci — bicentenaire de Couperin : 1933, vingt-cinquième anniversaire de Debussy : 1943 — constituer des rétrospectives qui seraient l'amorce d'une Maison Debussy, d'une Maison Couperin. Il y a des Mozarteum, des Maisons Beethoven, des Maisons Grétry hors de France.

Bien sûr, ce n'est pas tout. Ce n'est même presque rien de ce qui pourrait être. La musique est prise dans le tourbillon. En dix neuf cent quarante et quelque, le fameux système Poulsen à fil d'acier — ou un autre — aura sans doute remplacé la galette d'ébonite. La télévision aura compliqué ou éclairci la question cinéma. Wells y perdra son latin. Mais quelques principes de ce petit projet pourront rester vrais, je crois, et donner à l'Exposition un lustre musical qui a toujours manqué à ses devancières.

L'Exposition n'aura pas à y perdre.

La Musique non plus.

José BRUYR.

